

Je suis la vraie Chaleur *Günther Dellbrügger*

Thérèse d'Avila (1515-1582), par sa vigueur, son habileté diplomatique, et sa vertu de toujours parvenir à ses fins, étaient imprégnées d'une âme de douceur et d'humanité. Christ put trouver domicile en son âme combattante et par elle produire des choses grandioses. Comment cette individualité continue-t-elle d'agir aujourd'hui ?

Dans la biographie de Thérèse d'Avila est inscrite une rune du temps. Elle est née le 28 mars 1515, à l'aube de l'époque de l'âme de conscience. Jusqu'à sa mort (le 4 octobre 1582 à 9 h du soir) l'ancien calendrier julien était encore en vigueur. Le nuit suivante, le temps fut avancé de 11 jours, car au 4 octobre succéda, le lendemain, le 15 octobre ! Le temps avança d'un bond en se remettant en accord avec le Cosmos. Un signe ? Dès après sa mort, Thérèse fut canonisée en 1622. En 1970, Paul VI la proclama première femme docteur de l'Église. Pour beaucoup, elle passe pour la mystique la plus importante du Christianisme. Ses écrits comptent en outre parmi les grandes œuvres de la langue espagnole.

Sa ville de naissance, Avila, au nord-ouest de Madrid apparaît comme une forteresse puissante. Des murailles de trois mètres d'épaisseur, pourvues de 88 tours offraient une protection contre les tempêtes hivernales et les chaleurs d'été de la Castille-León. Celles-ci l'ont peut être inspirée pour le titre de son œuvre principale « *Forteresse de l'âme* » ou bien « *Domiciles de la forteresse intérieure* ». Cette œuvre remonte à la demande de son parrain et directeur d'âme, le père Jerónimo Gracián, âgé de 27 ans. Il voulait un guide de développement intérieur pour les sœurs de la réforme conventuelle fondée par Thérèse. Celle-ci rédigea, à 62 ans, la grande œuvre en cinq mois seulement : « *Monadas del castillo interior* ». Toutes les expériences, conseils et promesses sont exprimés à la troisième personne dans cette œuvre. Elle en acquiesça ainsi un certain détachement de ses propres expériences. Elle réalisa ainsi un chef-d'œuvre de la langue espagnole. : « Alors que j'implorai notre Seigneur de bien vouloir parler au travers de moi (...), il me proposa, (...) de considérer notre âme comme une forteresse entièrement constituée d'un diamant unique ou bien d'un cristal très pur, dans laquelle il y a de nombreuses salles, comme il y a au Ciel de nombreuses demeures (Jean 14, 2).¹

Ceci rappelle la Nouvelle Jérusalem, la ville sur la montagne, faite de pur cristal — l'âme en tant que Nouvelle Jérusalem microcosmique ! On y parle de manière grandiose de l'âme humaine comme du « second firmament de Dieu ». Par cette image d'emblée grandiose, Thérèse surmonte la manière de voir de l'Église de l'âme en tant qu'indigne vermisseau, menacée après la mort des punitions éternelles de l'Enfer. Cette image de l'être humain pêcheur la tourmentait. Elle n'est pas repoussée, mais intégrée, car l'âme est un être double. Selon son origine et sa destination, elle est demeure de Dieu, Son « second firmament » sur Terre. En même temps, l'âme est étrangère à Dieu, éloignée de Dieu et se trouve hors de la forteresse comme « fils/fille perdu(e) ».

Une forteresse avec des millions de demeures

Ce n'est qu'au moyen de la réflexion sur soi et en se tournant vers Dieu que l'âme peut se retrouver. La porte de la forteresse, c'est la libre « prière intérieure », qui s'écarte de « celle extérieure », à savoir le moulin à prières. Thérèse rattache souvent à cet endroit l'oraison silencieuse, en particulier à partir de l'Évangile de Jean. « Prière intérieure » signifie ici libre séjour et considération intérieure. Le motif principal de toute vie religieuse, qui s'est ouverte dans la « prière intérieure », c'est l'amitié de Dieu. En lieu et place du Juge universel sanctionnant et répandant la peur, surgit le Dieu miséricordieux, bienveillant et ami. « ([Je ne vous dis plus mes esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que fait son seigneur,] mais Je vous dis amis [car je vous ai fait savoir tout ce que j'ai entendu de mon Père. ndt] » **Jean 15, 15**). La prière intérieure crée un espace, les « yeux de l'âme », qui remarquent l'ami de Dieu, lui procure une demeure.

¹ Thérèse d'Avila. *Demeures de la forteresse intérieure*, Freiburg 2005, p.78 (dans ce qui suit cité sous la lettre « D »)

La prière, dans l'Espagne du 16^{ème} siècle, est un espace libre pour les moniales. Dans la « postface » de la « *Forteresse de l'âme* », Thérèse s'adresse encore à ses sœurs religieuses : « En considération de la stricte concentration sur soi (...) c'est une consolation pour vous, à mon avis, de vous réjouir à cette forteresse intérieure, puisque, vous entrez en elle sans autorisation de vos supérieures (!) et pouvez vous y promener à tout moment. » (*D.*, p.372). Pour Thérèse il y a un nombre infini de demeures — elle parla un jour de millions ! Dans les « sept séries des demeures » qui articulent l'ouvrage, à chaque degré les demeures sont nombreuses. Chaque âme est pensée comme une demeure personnelle. Ampleur et multiplicité lui tiennent à cœur. Elle cite les *Psaumes* : « Sur la voie de tes commandements je cours, quand Tu dilates mon cœur ». (**Ps 119**, 32) .

En même temps, une rigueur intérieure règne dans la « forteresse de l'âme ». Dans l'ascension menant aux demeures, disposées sur sept cercles concentriques, — une image qui surgit déjà chez Aristote — le chemin passe par le chas de l'aiguille : au moyen de l' « exercice dans la mort du je (ego, *ndt*) », le surmontement de l'égoïsme profondément enraciné dans le « vieil homme » (Selon **Eph. 4**, 22 [...], à rejeter le vieil homme, celui de votre ancien comportement, celui qui se détruit, leurré par ses convoitises, ...*ndt*) et **Col. 3**, 9) [Ne vous mentez pas les uns aux autres, puisque vous êtes dévêtus du vieil homme et de ses actes, *ndt*] qui laisse dépérir ce qui déconcerte l'âme en elle-même et la laisse captive. Dans un tel lacher-prise (un autre concept central de ce cheminement mystique), l'âme se libère d'elle-même, mais aussi à Elle-même, à son identité imaginative divine. Ce n'est qu'au moyen de cette mort intérieure que l'âme se purifie, qu'elle découvre « l'esprit de l'âme » (*D.*, p.341). Ce processus isolé trouve de l'aide en s'orientant sur le Christ : « Nous devons poser notre regard sur Christ, notre bien » ; (...) alors l'intellect est ennobli et la connaissance de soi n'est plus flagorneuse, ni ne décourage plus. » (*D.*, p.98). L'exercice intérieur de la mort due l'ego, prépare l'âme à la résurrection. Thérèse utilise pour cela l'image de la métamorphose de la chenille du ver à soie en imago. Dans son autobiographie (*Vida*), elle décrit auparavant sa relation à la nature — étonnant en ce milieu de 16^{ème} siècle — : Dans ces choses-ci je trouvai une trace du Créateur (...) ; elles me servirent de livre. » (*Vida* 9.5).

L'être humain, dans son insuffisance en tant que « pauvre vermisseau », c'était un topo de la théologie médiévale. Il ne lui restait plus que l'espoir d'une rédemption extérieure. Thérèse fait du « ver/chenille », le stade initial d'une évolution, sur laquelle elle invite ses sœurs à méditer (*D.*, p.185). La chenille se développe de l'œuf, puis grandit et se nourrit de mort. Mais ici prit fin la mise en garde médiévale ! Car la mort de la chenille est une mort mystique, la fin mène à un nouveau Commencement. ! Ainsi, de la même façon que la chenille se file son cocon, pour y mourir et ressusciter, de même pour l'âme. Dans l'exercice intérieur de son dépérissement égoïste, elle édifie la demeure du Christ en nous ! De la cinquième jusqu'à la septième série des demeures, le papillon prend de plus en plus d'espace en une image de l'âme se déployant.

La mort mystique de la chenille

Cela m'étonne que Thérèse ne s'arrêtât pas à l'image du papillon. Elle suit le papillon jusqu'à sa mort, la seconde mort ! Ce serait fatal si l'âme s'en tînt, en tant que papillon, au stade de ses « fiançailles spirituelles » (*D.*, p.205) : « Efforçons-nous de progresser sans cesse, car si ce n'était pas le cas, alors nous devrions en restés dans les transes, parce qu'alors le mal, assurément d'une chiquenaude nous frapperait. Il n'est pourtant pas possible d'en rester en croissance, quand on en est arrivé aussi loin, puisque l'amour n'est jamais inactif (...) » (*D.*, p.212).

J'intercale ici un coup d'œil sur Goethe et la « méditation du papillon » de Rudolf Steiner. Pour tous deux il s'agissait du cheminement ultérieur du papillon ! Goethe écrivit le poème « *Selige Sehnsucht* [*Nostalgie bienheureuse*, voir l'essai de traduction à la fin du texte] », peut avant son 65^{ème} anniversaire. Le titre originel était « *Sacrifice de soi et accomplissement* », c'était la réponse à un poème du poète persan Hafi (1326-1390), qui comprenait déjà dans l'image du papillon qui se consume dans la flamme d'une bougie, le symbole de l'union à Dieu. Goethe commence par un

verset de « protection » afin de préparer une acception correcte de la « mort dans la flamme » : « *Sagt es niemand, nur dem Weisen, Weil die Menge gleich Verhöhnt, Das lebend'ge will ich preisen, Das nach Flammentod sich sehnet* » [Personne ne dit cela, seulement le sage, Car la foule tourne cela en dérision, Je veux glorifier le vivant, qui engage Dans la flamme sa consommation.] Et après la mort dans la flamme : « *Und zuletzt, des Lichts begierig, Bist du Schmetterling, verbrannt* » [Et pour finir, de lumière avide, Tu es, papillon, consumé ». De la totalité il s'ensuit, « *Und so lang du das nicht hast, Diese : Stirb und werde ! Bist du nur ein trüber Gast Auf der dunklen Erde.* [Et tant que tu n'as point Ce : Meurs et deviens ! Tu n'es qu'un triste sire Sur cette triste terre]. Chez Rudolf Steiner, une mission ressort de la rencontre du papillon : *Dann Verzehr die Asche Und du bist Das Licht im Weltendunkel.* Ensuite consume la cendre Et tu es la Lumière dans la ténèbre universel (GA 265, p.476).

Maladie et expérience

La cendre consumée, devient « Lumière dans la ténèbre ». Emmanuel Zeylmans von Emmichoven rapporte qu'avec le « papillon », c'est le penser qui est signifié ici. Comment le cheminement du penser se poursuit chez Thérèse ? Les sixièmes demeures commencent avec la constatation : plus les grâces sont grandes, davantage sont les épreuves (...) « Il est aussi propre au Seigneur, d'envoyer de très graves maladies. » (D., p.220). Déjà au début de la « *Forteresse de l'âme* » elle se réfère à la guérison de l'aveugle de naissance (Jean 9) : ce ne sont pas des événements passés qui sont causes de maladie, mais au contraire les causes en résident dans le futur ! De celui-ci quelque chose doit provenir de ce qu'au moyen de la maladie « on reconnaît Sa (du Christ) grandeur » (D., p.81).

Quels rôles jouent les maladies pour les expériences spirituelles de Thérèse ? Steiner concède : Personne n'a en main la manière dont il se trouve en bonne santé ou malade. Mais la volonté appartient à une saine évolution spirituelle de guérir et de vivre sainement. Qu'en est-il de cela chez Thérèse ? À 47 ans, elle eut une expérience visionnaire extatique de la « blessure du cœur » : Un Ange lui apparut, avec un visage de lumière et une flèche d'or, à la pointe de laquelle dardait le feu. : « Ce fut pour moi comme s'il m'enfonçait la flèche dans le cœur, comme si elle me pénétrait dans les entrailles. Lorsqu'il la retira, ce fut pour moi comme s'il m'arrachait et m'abandonnait toute brûlante à un puissant amour divin. » (Vida, 29, 3). Dans ses « *récits d'expériences spirituelles* », elle commente elle-même : « Cette douleur n'est pas dans le domaine sensible, elle n'est pas non plus dans la blessure corporelle, mais au contraire elle vient de l'intériorité de l'âme, aussi ne resurgit-elle pas corporellement comme une douleur. » La « blessure du cœur » est pour elle une expérience individuelle, aucunement une étape nécessaire au cheminement intérieur. Après avoir achevé son œuvre principale, de telles expériences ne se présentèrent plus par la suite.

Contempler le Soleil intérieur

Ce qui m'apparaît caractéristique chez la mystique de Thérèse c'est, la manière dont elle en parle souvent à celles/ceux à qui elle devait la présenter. Elle avait un concept clair de ce qu'est la « fausse mystique ». En particulier, elle mettait en garde des femmes qui « sont affaiblies dans leur constitution » (D., p.168) : « Elles vivent un agrément, une certaine libération lors d'un accès de faiblesse, et appelle cela « être ravies ». « Mais moi, j'appelle cela être détraquées » (D., p.169) : une prise de distance de soi, une force de jugement et de l'humour — autant d'éléments de l'âme de conscience — qui se distinguent ici.

Dans les septièmes demeures, les âmes atteignent le domaine solaire. Alors que jusqu'à présent l'obscurité régnait dans les demeures, ou bien qu'un Ange de lumière étant censé avoir percé à jour le camouflage du mal, le « Soleil de justice » brille désormais devant l'âme (D., p.331). Maintenant seulement l'âme peut surmonter son aveuglement et contempler de ses yeux le Soleil intérieur. Car elle a appris le courage : « de vivre dans la vérité ». Dans les « épousailles spirituelles » l'âme se prépare elle-même en tant que domicile divin du Christ sur la Terre, en tant que « second firmament » (D., p.331). Christ devient son Roi, à la fois Seigneur mais aussi ami : « Je peux le fréquenter comme un ami, quoiqu'Il soit pourtant Seigneur. Car je reconnais qu'Il n'est pas comme

les messieurs que nous avons ici, qui fondent toute leur souveraineté sur des « prothèses d'autorité » (!). » (*Vida*, 37. 5).

Dans les septièmes demeures, Thérèse éprouve l'accomplissement de la toute première prophétie que le Christ, avant sa mort, a indiquée autrefois au sujet de son retour : « Celui qui m'aime en vérité, celui-là porte mon Verbe en son être, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui et nous logerons durablement chez lui. » (**Jean 14**, 23). L'« habitation de Dieu » dans l'âme est le commencement du retour du Christ. Il devient vivant en cet homme-là qui lui donne domicile en son cœur. Ceci est en même temps un motif de Noël comme de l'Ascension. L'Ascension du Christ était la fête annuelle préférée de Thérèse. « Celui qui avec son essence habite mon être et qui laisse mon essence habiter son être, portera de riches fruits. » (**Jean 15**, 5 [Je suis la vigne, vous les sarments. Qui demeure en moi et Moi en lui, porte beaucoup de fruits, car sans moi vous ne pouvez rien faire, *ndt*]). Ici l'âme éprouve un calme parfait. Mais ce repos en Dieu n'est pas un « repos de cimetière », au contraire c'est un « repos de la paix » émanant du Ressuscité. « Le Seigneur apparaît au centre de l'âme... ainsi comme Il apparut aux Apôtres, sans franchir de porte en leur disant : « *Pax vobis* » (*D.*, p.340). « L'esprit de l'âme » est un avec Dieu, parce qu'Il est Lui-même Esprit. L'esprit n'effleure pas seulement l'âme, au contraire, il commence à habiter en elle. L'authenticité de cette « mystique » s'avère dans la métamorphose de l'âme. Car la « paix en Dieu » reste dans l'âme, quand bien même lorsqu'elle se tourne de nouveau vers ses activités corporelles, en effet, l'âme devient alors plus attentive, plus consciente de ses devoirs, plus active. Les expériences dans les septième demeures ouvrent les yeux de l'âme, pour que Dieu soit partout et aussi « entre les marmites » (*Livre des fondements*, 5,8). Marie et Marthe doivent aller de conserve. (*D.*, p.359). La prière intérieure, l'amitié et les épousailles avec Christ métamorphosent la pratique de vie, car dans ses fruits vous devez les reconnaître : « Pour que la prière intérieure existe, mes sœurs, à cela servent les épousailles spirituelles de sorte que des œuvres naissent sans cesse de vous, [je dis bien, *ndt*] des œuvres ! » (*D.*, p.361).

Douceur et humanité, c'est le chemin au Christ

Le calme intérieur devient source d'activité créatrice, ainsi l'expose Rudolf Steiner dans la « *Théosophie* », pour l'apurement de la première région du « pays des esprits » : Il n'y règne aucun « calme nulle part », mais bien un autre genre de calme : « ce calme qui est de nature spirituel et qui est conciliable avec une vivacité active. Il se laisse comparer avec l'assouvissement paisible et la félicité de l'esprit qui se révèlent dans l'agir, et non pas dans l'être inactif. » (Quelques remarques en complément). Les septièmes demeures manifestent l'âme en tant que « diamant », comme « pur cristal ». Par la porte de la libre prière intérieure, l'âme chemine vers elle-même. Par l'exercice de la « mort de l'ego », elle apprend à percer à jour le mal dans la séduction d'un « rigorisme et d'un ascétisme ténébreux » (« La vie est déjà suffisamment dure comme cela »). De la chenille s'élève le papillon. Mais plus les grâces sont grandes, davantage grandes sont les épreuves et les tâches. Douceur et humanité sont les éléments de base du cheminement de l'âme, auxquels renvoie sans cesse Thérèse. En cela, il me semble que quelque chose devient décelable de sa proximité d'avec le Christ, qu'elle éprouva en son âme comme l'Ami royal présent dans son âme, comme « Soleil dont émane une puissante lumière » (*D.*, p.344).

À 61 ans, elle dut se laisser portraiturer, au titre de l'exercice d'obéissance. Le peintre ne l'eut pas facile, parce que Thérèse, sans cesse devait rire. Elle commenta le portrait : « Dieu pardonne-moi, Frère Jean tu m'as seulement vraiment harcelée et à la fin tu m'as peinte de manière si haïssable, avec ces yeux larmoyants. » Elle n'attacha aucune importance à cette « comédie d'avec la sainteté » (*Lettres* du 28.81575).

Interrogations au sujet du destin de Thérèse d'Avila

Qui est cette individualité, qui s'incarna dans l'Espagne du 16^{ème} siècle en ce commencement de l'époque de l'âme de conscience ? Quelles étaient ses impulsions ? La « *forteresse de l'âme* » est-elle une « vraie œuvre d'éducation de l'âme » (Raschen), dépeint-elle une « initiation distordue » (Paul von der Heide) ? Que peut-on en apprendre ?

Au moyen de l'étude de sa biographie, quelques éléments de nouveauté m'ont apparus à l'appui de l'ouvrage « *Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs ?* ». D'une part, de la façon « inclusive » dont l'expose Steiner dans cet ouvrage : En tout être humain sommeille des facultés supérieures ; le mystique, le gnostique, le théosophe... ; le « temple de l'esprit » — la « forteresse de l'âme » — sont partout présents. Le sentier de la vénération et le développement de la vie intérieure suivent des expériences primordiales et un savoir qui remonte aux origines. Ils sont partout donnés de la même façon, là où ont été indiqués les cheminements accédant aux connaissances supérieures. À tout un chacun ce cheminement est libre d'accès... En chacun résident les facultés de se connaître lui-même, de contempler lui-même ce qui est enseigné par la mystique authentique, la science de l'esprit et la Gnose.

Étonnante ces formulations ouvertes, « inclusives », avec un sérieux et une précision extrêmes des conditions du chemin d'apprentissage ! J'ai découvert, pour ma part, que dans cette ampleur, c'est une sorte de protection, une mesure de précaution contre toute étroitesse, tout dogmatisme et toute manie de vouloir toujours avoir le dernier mot. Comme une exigence : examine ce qui te lie en toute vérité pour l'éternité avec les autres, même s'ils l'expriment autrement, s'ils le vivent autrement ! Où y a-t-il parenté dans toute diversité ? Comment puis-je apprendre pour cela ? En se rattachant aux « exercices complémentaires », Steiner formule quatre autres exercices. L'un d'eux est un élargissement constant du cercle de ses propres représentations. C'est alors qu'il déclare : « Rien n'est pire (!) pour l'élève en ésotérisme, que de vouloir s'en tenir (!) à une certaine somme de concepts, qu'il a déjà acquise, et de vouloir tout comprendre avec leur aide. » (GA 42/245, p.24).

Mon bilan : Certes cette sentence vaut : « Celui « qui est ouvert à tout, n'est pas totalement imperméable » (Beuys), mais celui qui est strict, sans ouverture, sans élargissement de ses représentations, — sans autoriser ce qui est nouveau et autres — s'endurcit et s'isole. L'élève en science occulte doit traverser une légion de séductions qui assaillent son âme. « Elles veulent toutes endurcir son « Je », s'enclotent en elles-mêmes... Puisse-t-il encore si fortement cultiver son « Je » (!) : le monde l'exclut. Pour celui-ci il est mort. [*Sie alle wollen sein « Ich » verhärten, in sich selbst verschließen... Mag er sein „Ich“ noch so stark pflegen (!): die Welt scheidet ihn aus. Für sie ist er tot.* », cette phrase n'est pas claire du tout et ce n'est pas la seule difficulté de ce texte (p.ex. : l'auteur localise Avila géographiquement en Catalogne (!) entre autre), désolé pour la franchise, mais la qualité de l'allemand, dans *Das Goetheanum* n'est plus ce qu'elle était. *ndt*].

Interrogations sur sa biographie

Pour tout un chacun, il est aussi sensé de se poser les questions suivantes au sujet de la biographie de Thèse d'Avila, quand bien même on ne puisse commencer à y répondre que très partiellement : Quel fut le coup d'œil antérieur de cette individualité sur son incarnation ?

Quatre aspects semblent y jouer un rôle :

Quelles impulsions amena-t-elle ?

Avec quelle résistances eut-elle à compter ?

Quelles alliances — avec ceux qui luttèrent à ses côtés — espéra-t-elle ?

Et spécialement pour Thérèse : Quelle importance Jésus-eut-il pour elle ?

Manifestement, elle apporta une forte impulsion religieuse pour une relation à Dieu libre et amicale. Le Dieu qui « se présente à son esprit », ne fut pas le Juge universel punissant, mais au contraire Christ dans son amour de l'être humain. Le plus nettement, j'ai ressenti sa proximité au Christ dans son exhortation : « Ne fait pas grand cas de cette froideur car je suis la vraie chaleur. » (Livre des bases, c. 31). E. Zeylmans revient sur ce thème pour la manière de se comporter avec l'anthroposophie : « Pour l'avenir de l'anthroposophie il est d'une importance essentielle que son agir soit cultivé avec chaleur » (*Le renforcement du cœur*, 2009, p.95) « Je suis la vraie chaleur. » Dans la chaleur spirituelle, « l'amitié de Dieu » peut prospérer pour Thérèse, dans laquelle son impulsion religieuse s'est concrétisée. Se rajoute à cela le fait que l'impulsion du Christ nous renvoie à scruter l'horizon des êtres humains qui lui accordent aussi un espace (« Là où deux ou

trois sont réunies en mon nom... »). Thérèse apporta l'impulsion de formation de communauté chrétienne, qu'elle tenta de réaliser par la réforme de l'Ordre des Carmélites.

Au lieu d'ampleur et de multiplicité — impulsions de base de son âme christique — elle rencontra, l'étroitesse et le cloisonnement en tant que fondements de la société espagnole de son époque. Dans une société marquée par l'étroitesse de « l'honora » (mariage, prestige, penser corporatif), elle fut sans cesse en danger en tant que « converso » de se voir persécutée à cause de ses origines juives. En 1492, commença en effet la persécution des Juifs, plus tard l'expulsion de tous les Maures, pour autant qu'ils ne se convertissaient pas au christianisme. Le tribunal de l'inquisition, fondé en 1498, à Tolède, faisait même exhumer et brûler les restes des défunts, après les avoir condamnés après leur mort. La persécution des Juifs et le « décret sur la purification du sang », sont analogues à ce qui se passa en Allemagne sous le régime nazi.

Résistances et compagnons de lutte

Rudolf Steiner atteste que Thérèse eut un Je, un corps astral et un corps éthérique, puissants. Avec cela elle fit montre de toutes les résistances. Elle intervint contre la définition étroite du destin de la femme dans la société espagnole : famille ou cloître. En tant que femme, toute formation et savoir systématiques, l'exercice de la langue latine, ainsi que la lecture de la Bible lui étaient défendues. La vie au cloître lui laissa l'espace pour réaliser ses expériences religieuses autonomes et développer la sagesse divine. La situation de Thérèse décrit ce qu'expose en général Steiner : « Le savoir habite dans les têtes, qui est bien celui des idées des autres ; la sagesse habite le cœur qui écoute mystérieusement ses propres idées : ...les idées qui, à partir du monde spirituel, peuvent émerger dans le silence. » (Rudolf Steiner, 31.5.1908). Après de nombreuses déceptions, elle rencontra des parrains (beaucoup plus jeunes qu'elle !) compétents qui l'aidèrent à conceptualiser ses expériences. Dont les missions furent de lui apporter une protection décisive contre la condamnation inquisitoriale qui contrôlait toutes ses œuvres. Un réseau *karmique* d'êtres humains aux mêmes impulsions que les siennes se mit à briller sur les stations de sa vie, comme Jean de la Croix ; transversalement, au travers des Ordres, se trouvèrent des hommes influents dans la société jusqu'au roi espagnol Philippe II, lequel sauva l'Ordre de l'anéantissement.

Thérèse de Jésus

Lors de la prononciation de ses vœux solennels, à son entrée dans l'Ordre des Carmélites, elle prit le nom de « Thérèse de Jésus ». Quelle signification avait pour elle Jésus de Nazareth ? Pour approcher d'une réponse à cette question, il m'est utile de retracer le comportement de Rudolf Steiner à l'égard du personnage Jésus de Nazareth.

Steiner reconnut l'unilatéralité de la recherche de son époque sur la « vie de Jésus ». Il vit le danger de réduire Jésus-Christ au « brave type originaire de Nazareth ». De sa propre connaissance de l'entité du Christ, vivait en lui l'impulsion d'universalité : à savoir, « Christ ne doit pas se perdre pour l'humanité ! ». D'une manière programmatique, il en vint à annoncer cela dans le titre même de ses conférences de Karlsruhe de l'automne 1911 : « *De Jésus au Christ* » (**GA 131**). L'humanité doit s'éloigner de la manière de voir selon laquelle il ne s'est agi, avec Jésus-Christ, que d'un homme simple — quand bien même moralement exemplaire. Elle doit conquérir l'intuition spirituelle qu'en Jésus, le Dieu Christ [*Logos, ndt*] est lui-même devenu être humain que Christ est fils de Dieu, qui est devenu être humain terrestre.

Deux ans plus tard, Steiner se tourna une fois encore sur l'être Jésus de Nazareth dans le cadre de ses investigations sur le *Cinquième Évangile* (**GA 149**). Ceci ne fut en aucun cas un retour à la recherche sur la « Vie de Jésus », mais au contraire sa rédemption, car sous la lumière du cinquième Évangile, se dévoile ce qu'avait (en vain) tenté de découvrir la recherche sur la « Vie de Jésus ». Si l'on observe le cours des conférences sur le *Cinquième Évangile*, il s'agit vraiment d'un cheminement « de Jésus au Christ » ! Les exposés commencent avec la description de l'impulsion christique dans le devenir historique après l'Événement du Golgotha ! Le Christ Lui-même passe de cœur en cœur, d'âme en âme — c'est égal qu'on le comprenne ou pas : « Nous sommes forcés de

faire abstraction de nos concepts, de toutes les sciences et de nous voir renvoyés à la réalité, pour montrer combien mystérieusement le Christ Lui-même s'est changé en plusieurs milliers d'impulsions, a adopté des configurations dans les âmes de plusieurs milliers de milliers d'êtres en plongeant et en s'immergeant dans l'humanité se réalisant tout au long des siècles. » (1.11.1913). Christ a agi dans le « sur-conscient » [de l'humanité, *ndt*] en tant que vie, comme expérience directe, sentiment et pouvoir de l'âme. C'est la « vertu de vie du cinquième Évangile » (2.11.1913). Cette sorte d'expérience se rencontre dans la vie et l'œuvre de Thérèse, sans qu'elle fasse très clairement la distinction entre Christ et Jésus, ce qui est devenu seulement possible d'abord par l'anthroposophie.

Aujourd'hui, l'impulsion du Christ, agissant inconsciemment au travers des siècles, veut et doit être reconnue ainsi que l'amour cosmique émanant de Lui. Mais seul le semblable peut reconnaître son semblable, celui connaissant par amour doit d'abord s'élever à Celui qui est à reconnaître. C'est la « part de Jésus » à laquelle renvoie Steiner dans le 5^{ème} Évangile, qu'il n'a pas encore constituée. Dans les conférences du « *Monde des sens et monde de l'esprit* » (GA 134) Steiner développa, deux mois plus tard, le fait que sans activation et collaboration des énergies religieuses il ne peut y avoir de vraie connaissance : l'amour est ici spécialisé dans les énergies d'âmes de l'étonnement, de la vénération, de l'accord du sentiment d'avec la totalité de l'univers et du dévouement au cours de l'univers. Ce qui, du connaître, est dit en général, vaut aussi de la connaissance de l'impulsion du Christ mais dans une mesure plus haute. Ce n'est que par l'exercice des énergies d'âmes mentionnées que l'amour agissant du Christ peut être reconnu.

Au printemps 1912 (GA 133), Steiner fait un pas de plus. L'impulsion du Christ a besoin aujourd'hui, non seulement d'une disposition aimante de l'être humain connaissant, elle a réellement besoin d'une formation d'enveloppe réceptive au moyen de l'humanité, pour pouvoir agir sur la Terre. Autrefois Jésus de Nazareth forma la coupe pour accueillir l'action du Christ sur la Terre. Le Fils de Marie devint l'enveloppe réceptive du Christ. Aujourd'hui Christ ressuscité a besoin aussi d'enveloppes réceptives. Il a besoin de la sensibilité des « lumières », pour pouvoir agir sur la Terre. Là où des êtres humains recommencent à s'étonner comme des enfants, là où sont exercés la compassion et l'amour, là où l'atmosphère de la conscience morale est un phare pour les agissements humains, Christ peut s'établir, il trouve alors un domicile parmi les êtres humains. Ce qu'a fait physiquement autrefois Jésus de Nazareth devient la tâche de tout être humain : devenir en tant « qu'âme de Jésus » des enveloppes : dans l'astral (par l'étonnement), dans l'éthérique (par l'amour et la compassion) et dans le physique (le physique non matériel !) (par la conscience morale) pour l'action du Christ, pour lui donner un nouveau chez-soi (14.5.1912).

Sur cet arrière-plan, je vois l'impulsion d'âme de Thérèse servir le Christ en tant que « Thérèse de Jésus ». La « forteresse de l'âme » montre le chemin pour métamorphoser ce qui est personnel et intérieur en une habitation ou des enveloppes du Christ. Par un tel service d'amitié, l'âme se rend digne de l'amitié de Dieu que Christ nous a offerte (« Je veux vous appeler frères... » **Jean 15**). Dans la religiosité de Thérèse de Jésus, « l'esprit de l'âme » naquit dans l'Espagne du 16^{ème} siècle. Dans la fondation et l'édification de la réforme de quelques monastères par Thérèse, s'est unie la dévotion d'Abel d'avec l'activisme de Caïn, pour former un instrument de l'impulsion du Christ. Au nord de Munich repose un petit monastère de Carmélites. Il jouxte directement l'ancien camp de concentration de Dachau, devenu un lieu de mémoire. Ce lieu fut consciemment choisi pour ne jamais oublier ce crime accompli sur l'humanité, mais en même temps aussi, par la prière et la vie de l'esprit, compenser quelque chose dans le silence et renforcer les bonnes énergies universelles.

Das Goetheanum 13-14/2015.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Littérature:

Raschen Klaus : *Maladie et extase, exposé à la vie de Thérèse d'Avila*, Stuttgart 1992.

Prinz, Alois : *L'édition de l'œuvre de Thérèse d'Avila*, Berlin 2014.

Koldau, Linda Maria : *Thérèse d'Avila*, Munich 2014.

Selige Sehnsucht
(Nostalgie bienheureuse)
de Goethe

*Sagt es niemand, nur den Weisen,
Weil die Menge gleich Verhöhnt,
Das Lebend'ge will ich preisen,
Das nach Flammentod sich sehnet »*

Personne ne dit cela, sauf le Sage,
Car la foule tourne cela en dérision,
Je vais glorifier le vivant, qui engage
Dans la flamme sa consommation.

*In der Liebesnächte Kühlung,
Die dich zeugte, wo du zeugtest,
Überfällt dich fremde Fühlung
Wenn die Stille Kerze leuchtet*

Dans la fraîcheur d'amour de cette nuit
Où pour engendrer tu naquis
Un sentiment étrange t'envahit
Tandis que brûle la sereine bougie.

*Nicht mehr bleibtest du umfängen
In der Finsterniss Beschattung,
Und dich Reißet neu Verlangen
Auf zu Höher Begattung.*

Tu ne restas plus enlacé
Dans l'ombre enténébrée
Un nouveau désir te tiraille
Vers de plus hautes fiançailles.

*Keine Ferne macht dich schwierig
Kommst geflogen und gebannt
Und zuletzt, des Lichts begierig,
Bist du Schmetterling, verbrannt*

Aucun lointain ne te rend morbide
Tu viens, élancé et ensorcelé
Enfin, de lumière avide
Te voilà, papillon, consumé.

*Und so lang du das nicht hast,
Diese : Stirb und werde !
Bist du nur ein trüber Gast
Auf der dunklen Erde.*

Et tant que tu n'as point
Ce : Meurs et deviens !
Tu n'es qu'un terne compère
Sur cette terre sans lumière.

*Thut ein Schilf sich doch hervor
Welten zu versüßen!
Möge meine Schreibe-Rohr
Liebeliches entfließen*

Se distingue pourtant un roseau
Pour adoucir des univers !
Puisse de mon chalumeau
S'enfuir de charmants vers.

Source : **Johann Wolfgang Goethe- Sämtliche
Gedichte** Insel Verlag 2007
(édition de la dernière main)
(Tentative de traduction D.K.)